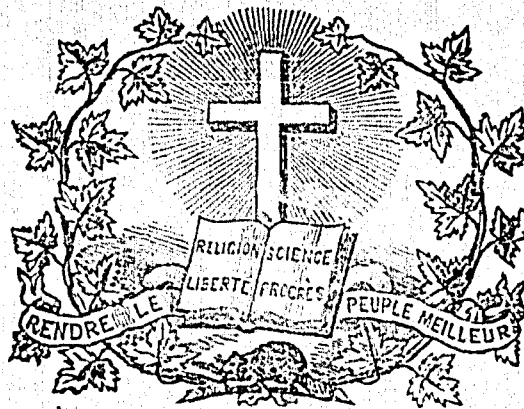




JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume IV.

Montréal, (Bas-Canada) Janvier, 1860.

No. 1.

SOMMAIRE. — **SCIENCES :** Comptes rendus des Cours Publics : Cours d'Histoire du Canada de M. Ferland à l'Université Laval, rapporté par M. Arthur Casgrain, docteur de l'Université (suite). — **ÉLÉMENTS :** Pédagogie. — Quelques remarques sur la méthode indienne d'éducation par M. Miller. — Du système d'Instruction publique en France, par M. F. Moreau. — Exercices pour les élèves des Collèges. — Vers à apprendre par cœur. — Les plaisirs de l'étude, par Lebrun. — Exercices de grammaire. — **AVIS OFFICIELS :** Election de municipalité scolaire. — Nominations. — Inspecteurs d'école. — Commissaires d'école. — Diplômes accordés par les Bureaux d'Examineurs. — Instituteurs demandés. — Instituteurs disponibles. — Bons offerts à la bibliothèque du département. — **ÉPIGRAMES :** Première séance du Conseil de l'Instruction Publique. — Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique pour l'année 1858. — Extraits des Rapports des Inspecteurs d'école (suite). — Petite Revue Mensuelle. — **NOUVELLES ET FAITS DIVERS :** Bulletin de l'Instruction Publique. — Bulletin des Lettres. — Bulletin des Beaux-Arts. — Bulletin des communications. — **DOCUMENTS OFFICIELS :** Rapport du Surintendant de l'Éducation sur la répartition de la subvention de l'éducation supérieure pour l'année 1859. — Tableau de la distribution de la subvention des Collèges, Académies et Écoles-Modèles. — Tableau de la distribution de l'aide supplémentaire aux Municipalités pauvres. — État de la correspondance du département pour l'année 1859.

SCIENCE.

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

XII.

(Suite.)

A mesure qu'on avançait on découvrait un pays extrêmement beau. C'était partout des forêts magnifiques, entrecoupées de prairies verdoyantes et dans les anse on apercevait une quantité de gibier et le castor à l'ouvrage. Tout appelait la présence de l'homme sur ces bords enchanteurs et pourtant ils étaient déserts. C'était un lieu de passage pour les Iroquois et les Algonquins lorsqu'ils allaient en guerre les uns contre les autres et les sauvages qui l'habitaient d'abord s'en étaient éloignés.

Le Capitaine français avait remarqué que le soir, après le retour des chasseurs qu'on envoyait à une ou deux lieues dans toutes les directions, tous les sauvages s'abandonnaient au sommeil, il leur reprocha leur imprudence, mais ils lui répondirent qu'après avoir bien travaillé le jour on devait se reposer la nuit. Néanmoins lorsqu'ils se crurent dans le voisinage de l'ennemi, ils ne marchaient plus qu'après le coucher du soleil.

On avait laissé la chute le 2 juillet, et à la fin du mois on n'était pas encore arrivé dans le pays des Iroquois. Cependant les sauvages montraient à Champlain les montagnes derrière lesquelles ils habitaient. Tous les matins ils se contaient leurs rêves. Depuis quelques jours ils demandaient à Champlain s'il avait rêvé, il répondait négativement, et ils se retiraient tout tristes. Une bonne nuit il s'avisa de rêver, et le lendemain, il raconta qu'il avait cru voir les Iroquois tomber du haut d'une montagne dans

la mer, qu'il avait d'abord couru pour les sauver, mais qu'il s'était ravisé et les avait laissés périr. Ces mots les remplirent d'une grande joie, car ils s'attendaient à rencontrer les ennemis ce jour-là. — En effet, vers dix heures du soir, comme ils doublaient un cap à l'entrée du passage qui conduit au lac Saint Sacrement, précisément au lieu où se trouve Carillon, ils aperçurent tout-à-coup les canots des Iroquois, qui venaient au-devant d'eux. On jeta de grands cris des deux côtés et les alliés envoyèrent demander aux Iroquois s'ils voulaient se battre à l'heure même. "Pas ce soir, répondirent-ils, il faut voir clair pour combattre." On tint les canots au large et on attendit le jour.

Le matin suivant les deux ennemis étaient en présence. Champlain plaça les deux français dans le bois et se mit lui-même au milieu des siens, de manière à ne point être vu des Iroquois. Ceux-ci, ayant à leur tête trois chefs remarquables par une couronne de plumes, s'avancèrent fermes et graves, lorsque les Hurons et les Algonquins se séparèrent en deux colonnes, et Champlain sortant des rangs marcha au-devant de l'ennemi jusqu'à la distance de trente pas. Alors, profitant de la stupéfaction des Iroquois à la vue d'un spectacle si nouveau pour eux, il déchargea son arquebuse, dans laquelle il avait mis quatre balles, et, de ce premier coup, il étendit morts deux de leurs chefs et blessa gravement le troisième. En même temps, les alliés firent une décharge générale de leurs flèches ; Champlain rechargeait son arme quand les Français, qui étaient dans le bois, ayant abattu quelques-uns des ennemis, ceux-ci saisis d'une panique s'enfuirent dans toutes les directions. Quelle devait être en effet leur terreur en entendant ces détonations si nouvelles pour eux et qui portaient invisiblement la mort dans leurs rangs. Les alliés les poursuivirent longtemps, firent plusieurs prisonniers, et en massacrèrent un grand nombre.

Telle fut la première bataille des Français dans la Nouvelle-France ; malheureusement ce ne devait pas être la dernière, car celle-ci fut le germe de bien des guerres, lesquelles ne furent pas toujours heureuses.

XIII.

Cette bataille avait lieu en 1609, — mais avant d'entrer dans les années 1610 et 1611 qu'on nous permette une petite digression au sujet des découvertes d'un homme célèbre, effectuées pendant ces deux années même.

Depuis plusieurs années déjà Henry Hudson s'occupait de la solution du problème d'un passage aux Indes et à la Chine par le Nord de l'Amérique. — Dès les années 1607 et 1608 il avait côtoyé les côtes du Groënland et s'était même avancé assez haut vers le Nord, mais arrêté par les glaces, il avait été contraint de revenir sur ses pas. — Nous l'avons vu en 1609 remonter la rivière Manhatte à laquelle il donna son nom et venir s'arrêter à l'extrémité du lac où Champlain à peu près vers le même temps livrait aux Iroquois le combat dont nous avons parlé. — Enfin en 1610 il partit de nouveau de la Tamise et pénétra dans une baie fort grande qu'il visita jusqu'au fond ; mais n'ayant pu y trouver une issue vers le nord, il résolut d'y passer l'hiver, pendant lequel son vaisseau fut